

Pleins feux sur *Les Éblouissements*

Par M. Jacques De Decker

Mon intervention s'intitule « Pleins feux sur *Les Éblouissements* » et il ne s'agit nullement d'un simple jeu de mots. Le livre de Pierre Mertens était en effet très attendu à sa sortie et a été immédiatement accueilli avec une grande curiosité. On ne peut vraiment pas dire qu'il ait été incompris et je dirais même que des signes avant-coureurs indiquaient l'existence d'un véritable pressentiment, d'ailleurs prouvé *a posteriori* par les dates.

Pour ce qui est des anniversaires, je suis un chaud partisan de ceux que l'on réserve aux œuvres plutôt qu'aux auteurs. Que peut bien signifier une date de naissance ou de décès alors que l'auteur que l'on entend célébrer n'existe pas encore ou n'existe déjà plus ? Je préfère que soit fêtée sa pleine activité. N'écrit-on pas avec l'espoir que les œuvres nous remplacent, tôt ou tard ?

Honorons donc les œuvres, de préférence aux auteurs, et l'on pourra se livrer au modeste exercice de la « critique de réception ». Personnellement, je parlerais plus volontiers d'« observation de la réception » car la réception est un fait qui mérite d'être décrit plutôt que critiqué.

Je tenterai donc de décrire — documents à l'appui — la réception de l'œuvre maîtresse de Pierre Mertens. Encore dois-je préciser que seuls les textes de presse écrite seront pris en considération et que la presse audiovisuelle et radiophonique ne sera pas abordée. Je le regrette car je pense que la critique de réception se devrait d'intégrer toutes les traces et occurrences possibles des œuvres dans la

société et dans le monde d'aujourd'hui et qu'elle ne devrait donc pas se borner aux seules traces écrites. Question de temps, sans doute, pour qu'il en soit ainsi.

Le dossier de l'IMEC (Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine), élaboré pour les éditions du Seuil, est très complet — même si j'y ai décelé quelques lacunes que je n'ai pu combler dans les délais — et a servi de base à mon enquête. Si, parmi vous, des chercheurs sont en quête de documentation sur la réception d'un livre édité en France chez un éditeur important, ils peuvent s'adresser à l'IMEC, qui met à disposition les dossiers de presse et autres documents que les éditeurs n'ont pas les moyens techniques de conserver. Pour obtenir le dossier, il suffit de s'adresser à l'éditeur, qui obtient alors dans la semaine le dossier déposé à l'IMEC. Celui-ci doit évidemment être restitué à l'Institut mais les recherches s'en trouvent singulièrement facilitées : il n'est plus nécessaire de se rendre en bibliothèque ou dans les services d'archives des journaux et le système est désormais bien rôdé.

Mais venons-en à l'essentiel. Deux éléments importants marquent le début de reconnaissance des *Éblouissements* par les médias. Le premier est le rôle initial et essentiel joué par la télévision ; le deuxième — et le fait ne laisse pas d'étonner — réside dans la contribution, elle aussi initiale, du Québec au succès du livre.

Pourquoi la télévision ? Parce que Bernard Pivot diffuse, dès le 27 août 1987, une émission *Apostrophes* à laquelle il convie Pierre Mertens pour parler des *Éblouissements*. Témoignage indubitable de ce que Pivot — et il l'a d'ailleurs prouvé par la suite — a tout de suite estimé qu'il s'agissait de l'un des très grands livres de la rentrée et qu'il fallait d'emblée le mettre en exergue. Pour cela et pour bien d'autres choses, il faut rendre hommage à Bernard Pivot, que l'on regrette d'ailleurs de plus en plus.

Comme tous les *Apostrophes* — en particulier ceux des débuts de saison —, l'émission suscite des articles d'annonce dans la presse télévisuelle et générale. On en trouve un très bon, par exemple, dans *Télépro*. Son auteur, Alain Delaunois, en profite pour faire un portrait très beau et très complet, du moins pour ce type de magazine.

Un autre événement se produit entre la sortie des *Éblouissements* et le Médicis : le prix obtenu par le livre au congrès des écrivains de Strasbourg. Pour la première fois, quelque 220 écrivains sont rassemblés et, parmi eux, quelques-uns comptent parmi les plus prestigieux d'Europe. Deux lauréats y sont désignés : Marguerite Yourcenar, pour l'ensemble de son œuvre et Pierre Mertens pour *Les Éblouissements*. D'où le titre amusant d'un article de Marc

Baronheid, dont je n'ai pas retrouvé la date mais qui a paru dans *La Wallonie* : « Benn du Seigneur ».

La presse belge

Mon article est le premier à avoir paru dans la presse belge mais, dès le lendemain, paraîtra le premier article dans la presse française. J'ai travaillé en collaboration avec Pierre Maury, qui a eu un entretien avec Pierre Mertens, tandis que je réalisais un compte rendu du livre. En voici les premier et dernier paragraphes :

Les grands livres, ceux qui, irrésistiblement, vont s'imposer dans l'histoire de la littérature, s'en viennent du même pas que les autres. Ils arrivent dans le même lot de courrier que le menu fretin de la rentrée ; ils peuvent même vous être remis en mains propres par un ami. C'est ce qui se passe cet automne avec le nouveau roman de Pierre Mertens qui a écrit un livre majuscule, de ceux qui font croire à nouveau à la littérature, tant compromise par les techniques de *la littérature à l'estomac*, selon le titre du pamphlet de Julien Gracq dont les craintes, émises il y a trente ans, n'ont cessé de se confirmer depuis.

Et ses craintes sont toujours d'actualité...Je terminais mon article par :

On se sent désarmé, en tant que commentateur, devant un livre pareil dont on devine qu'il fera l'objet de gloses innombrables. On peut seulement se sentir honoré d'avoir été parmi les premiers à le découvrir et d'avoir pu contribuer à annoncer son émergence. Et se réjouir profondément qu'avec tant de misère collective et individuelle un auteur d'exception soit parvenu à créer tant de beauté. Ce miracle-là, c'est celui de la littérature dont Pierre Mertens a réhabilité le pouvoir et les prodiges, enrichissant notre patrimoine de l'un de ses accomplissements les plus *éblouissants*.

Le lendemain paraît, dans *Libération*, l'article de Gérard Meudal, qui se fonde sur une rencontre et sur une bonne connaissance de la figure de Benn. Meudal s'est documenté sur Benn avant de rencontrer Pierre, à qui il demande notamment de réagir au parallèle volontiers établi avec Céline :

Je trouve l'assimilation avec Céline fâcheuse et insupportable. Ce sont tous les deux de grands stylistes. Ils ont été médecins. Le parallèle s'arrête là. Il n'y a pas la moindre trace de paranoïa antisémite chez Benn. Il a demandé en 1933 un certificat d'aryanéité, je ne le cache pas. C'est lamentable. Mais c'est tout.

Et Meudal, qui s'intéresse aussi à la biographie de Pierre, relève les nombreuses missions accomplies en sa qualité d'observateur de droit international. Et de conclure par un point intéressant : « À ce jeu-là, la carte du monde a vite fait de se rétrécir comme peau de

chagrin. Grillé un peu partout, Mertens n'avait qu'à laisser au placard sa valise de *persona non grata* et retourner à la fiction. » Il décrit assez bien le livre en parlant de ce « puzzle hétéroclite et [du] sentiment des réalités qui s'en dégage [et qui] est encore renforcé aujourd'hui par la brume de chaleur qui monte de la forêt de Soignes », ce qui prouve que Meudal a réalisé son entretien dans l'appartement de Pierre.

À partir de ce moment, des articles fort intéressants vont se succéder dans la presse belge. Par exemple, Marie-Cécile Royen fait paraître dans *La Cité* du 6 septembre un excellent texte présentant de nombreuses et intéressantes déclarations de Pierre mais aussi de Benn. Ces dernières se fondent sur une lecture attentive de *Double vie*.

Dès le 9 septembre paraît un compte rendu dans *Pan*, hebdomadaire satirique de droite et même de droite déclarée dont la chronique littéraire a toujours été tenue par de grandes plumes. Pol Vandromme, par exemple, consacra deux articles très significatifs aux *Éblouissements*. Le texte qui m'intéresse plus particulièrement est signé « Pantagruel », pseudonyme derrière lequel se cache, je pense, Robert Poulet. En voici un extrait tiré de la seconde partie :

Pierre Mertens n'a pas essayé de rédiger une biographie en bonne et due forme. En quelques moments, avec des piétinements mentaux et des retours en arrière, à travers des conversations et des ruminations, il pose des « pourquoi ? » plutôt que des « comment ? ». Le romancier, avec les questions qui dormaient en lui, prend ici le relais de l'historien. Certes, la documentation est considérable, elle n'est cependant pas l'essentiel. Pitoyable parfois, intéressant toujours, Benn est comme le catalyseur d'une époque. *Les Éblouissements* seront sans doute un document essentiel pour qui voudra comprendre l'itinéraire heurté d'une conscience face à elle-même et face au monde.

Ces mots sont essentiels, en particulier s'ils sont bien de la plume de Robert Poulet, qui fut un critique — un écrivain aussi — fameux et qui poursuit :

L'attitude olympienne d'un Goethe a quelque chose d'admirable et d'artificiel. Elle équivaut à une castration. Sans ses faiblesses, le génie n'habite plus le même univers que nous... Pour quelques-uns, il sera un modèle. Benn est plutôt un frère, ni ange ni bête, souffrant de n'être ni l'un ni l'autre. Pierre Mertens, chance ou perspicacité, est tombé sur un grand sujet et ne l'a pas trahi. Son volume ne se lit pas comme n'importe quel roman de la rentrée. Il faut le mériter et le parcourir lentement, s'arrêter même par instants. Riche, trop riche peut-être pour le consommateur pressé, il vise loin et touche sa cible. Hasarderai-je qu'il est un pari sur la postérité ?

Le 17 septembre paraît dans *La libre Belgique* un long article de Jacques Franck, qui se termine comme suit :

Le poète Gottfried Benn, le romancier Pierre Mertens, des existences qui ne se ressemblent en rien, des hommes qui se retrouvent en tout. Des occupations et des préoccupations à mille lieues les unes des autres, mais les mêmes interrogations : « Qui suis-je pour moi, pour les autres ? Quelle est ma responsabilité personnelle, ma solidarité collective ? » À trente ou quarante ans de distance, deux hommes devant la mort, devant la femme, devant l'enfant malade et le pauvre honteux, devant les mots qui mentent ou qui font mal, devant la musique qui berce ou qui déchire, deux hommes posent les mêmes questions, éprouvent les mêmes angoisses, s'efforcent de n'être pas des salauds comme le deviennent ceux qui ne doutent de rien ou dont on dit qu'ils ne feraient pas de mal à une mouche. On sort des *Éblouissements* comme étourdi mais rendu à soi-même, à la fois plus lucide et plus fraternel¹. « Étourdi » ai-je écrit, « ébloui » devrai-je ajouter. Car, précise Pierre Mertens, le mot « éblouissement » a deux sens : l'un renvoie à la lumière, l'autre à la nuit. Et ainsi, tant va notre regard qu'il peut contre toute raison confondre l'une avec l'autre. Peut-être est-ce grâce à cela qu'on survit. Dans une autre vie, Pierre Mertens devrait interroger là-dessus Saint Jean de la Croix : « Dans toute nuit obscure, luit une pépite de siècle d'or. »

Une conclusion digne de *La libre Belgique* !

Quant à Pol Vandromme, que j'évoquais il y a un instant, il n'a jamais été bienveillant envers les livres de Pierre qui ont précédé *Les Éblouissements*. Dans son article, il rappelle d'ailleurs volontiers les avoir tous éreintés puis ajoute :

Aujourd'hui, avec *Les Éblouissements*, on est rassuré. La quête si longtemps vaine de Pierre Mertens aboutit. Il fallait que l'expérience dangereuse de *Perdre* s'accomplît. C'est là le livre du passage et de la métamorphose, le risque du salut littéraire, *Les Bons Offices* n'étant qu'un hommage de convention rendu au snobisme et au dogmatisme routiniers. Pierre Mertens était parti à la rencontre de la source du feu éprouvant pour la première fois la puissance du monde sauvage, sa nature ardente, en était revenu purifié, son art débarrassé de ce qui l'amidonait. (...) La fougue lyrique avec l'ampleur romanesque, le découpage qui pose les points de repère et ne fait qu'un avec les obsessions, une force superbe qui tourmente au lieu de dominer, une minutie fureteuse, avec une pulsion toujours sur le point de capituler devant les mystères de la vie, le pressentiment de l'énigme sans quoi le libre-examen n'est qu'une abstraction guindée et une turlutaine professorale, on pourrait ainsi continuer longtemps sans épuiser l'enthousiasme qu'inspire un livre d'envoûtement, complexe et ambigu. Il n'est pas indispensable, pour le mettre en valeur,

1/ Je souligne. L'adjectif « fraternel » revient souvent.

d'escorter *Les Éblouissements* des pâmoisons qu'entretient une naïveté éperdue et idolâtre. (...) Pierre Mertens, après les apprentissages ingrats, atteint à la plénitude pour avoir délaissé les poses magistrales, l'imagerie pieuse, les convictions élémentaires. (...) Son roman s'appuie sur le réel et fait de Gottfried Benn l'un des poètes majeurs de notre siècle, rallié inexplicablement une année ou deux au National-socialisme mais d'un bout à l'autre avec des morceaux de bravoure d'une noirceur fulgurante, tout à fait dignes d'anthologie, avec les éclats répandus de la tragédie et les lambeaux des chairs autopsiées, le tout sur fond de misère et de détresse, c'est une fiction qui chancèle sous le poids des doutes et qui s'envenime dans l'hallucination. On peut le lui dire à l'heure des retrouvailles que l'on n'espérait plus. Au cœur de cette surprise comme d'une gratitude, il appartient enfin à cette gauche qui ne recrute pas le romanesque au bureau d'engagement et que le seigneur installera à sa droite.

Mais revenons au premier festival européen des écrivains tenu à Strasbourg. Marguerite Yourcenar, en lice avec Milan Kundera, Thomas Bernhard, et Leonardo Sciascia, y fut couronnée par 15 critiques littéraires et 15 libraires venus de 15 pays européens. Et c'est donc au cours du même festival que Pierre s'est vu remettre le Prix Strasbourg-Europe pour *Les Éblouissements*. La délégation d'écrivains belges était composée de Gaston Compère, Werner Lambersy, Jean-Claude Pirotte, Marc Quaghebeur et Pierre Mertens.

Ensuite se produit le grand événement du 23 novembre (relaté dans la presse du 24) : l'attribution du Prix Médicis. *Le Soir* s'en réjouit bien entendu par la plume de Michel Grodent, qui publie un article d'inspiration philosophique :

Que l'un des ultimes éblouissements philosophiques de Gottfried Benn ait lieu en Belgique n'a rien qui puisse étonner le lecteur de *Terre d'asile*. Sous le regard de Mertens, notre pays acquiert une dimension métaphysique. Il a cette faculté de rendre étrangers à eux-mêmes tous ceux qui s'efforcent d'y séjourner poétiquement et ne se contentent pas de le traverser, de le juger en touristes satisfaits.

Dans la foulée, Pierre Maury rappelle — c'est moins vrai aujourd'hui — que le Médicis doit être tenu pour le prix le plus littéraire et le plus qualitatif de la rentrée. Et de rappeler qu'il a eu pour lauréats Claude Ollier puis Henri Thomas et Philippe Sollers et que figurent également au palmarès les noms de René-Victor Pilhes, Marie-Claire Blais, Hélène Cixous, Tony Duvert, Jacques Almira, Marc Cholodenko, Claude Durand, Jean Echenoz, Georges Perec, Maurice Clavel, Elie Wiesel, Claude Simon. Il donne enfin les noms des membres du jury, présidé par Marcel Schneider : Francine Mallet, Jacqueline Piatier, Christine de Rivoyre, Marthe Robert, François-Régis Bastide, Dominique Fernandez, Jean-Pierre Giraudoux, Claude Mauriac, Alain Robbe-Grillet et Denis Roche.

Jacques Cordy était à l'époque le correspondant du *Soir* à Paris et interroge Pierre à chaud. Bernard Pivot lui a parlé de son travail d'écriture...

... Robbe-Grillet m'en a parlé aussi, [dit Pierre]. Ce livre vaut peut-être par son sujet car sans que je l'aie voulu il est dans l'air du temps. L'affaire Heidegger et la polémique en France tombent à point nommé, c'est vrai, mais je ne l'ai pas fait exprès. J'ai sans doute eu de l'intuition. Mais sans l'écriture, elle n'existerait pas. À partir du matériau historique, je l'ai écrit en doutant tout au long de sa composition. Je lui ai donné beaucoup de moi-même. Il doit également beaucoup à tous ceux que j'ai faits avant lui. Il est un peu une synthèse, au fond.

Et quand on lui demande ce qui explique cela, Pierre répond tout simplement : « la maturité, cela doit exister. »

L'attribution du Médicis fait aussi la Une de *La Libre Belgique* et de tous les autres journaux belges. Marie-Cécile Royen propose, à nouveau dans *La Cité*, un très bel entretien dans lequel Pierre évoque des points essentiels et qui apparaît comme un document de fond :

Je crois hélas en la possibilité d'une dichotomie absolue entre la vie et l'œuvre. Cela me ravirait que les gens soient monoblocs, univoques. Vous savez, Rousseau a écrit un fantastique traité de pédagogie en étant le plus mauvais des pères. Cela ne remet pas du tout en question l'*Émile*. Il me suffit de lire l'une des *Confessions* pour savoir que j'ai affaire à l'un des très grands génies littéraires de l'humanité. Comprenez-moi bien, je ne me délecte pas de ces ambiguïtés, je sais que l'on aime bien faire de moi le portrait d'un homme qui serait ravi par la schizophrénie perpétuelle des gens, ce n'est pas vrai. Quand j'ai affaire à quelqu'un de totalement cohérent, je suis ravi mais c'est très rare.

Le Soir illustré consacre deux pages à l'événement, ce qui n'est pas courant.

Dès le mois de décembre, paraît un article de fond très détaillé de Michel Torrekens qui, peu auparavant, avait publié une monographie sur Mertens. Il y contredit notamment le point de vue de Pol Vandromme selon lequel le succès des *Éblouissements* n'aurait aucun rapport avec les livres de Pierre parus antérieurement :

Mais sont aussi présents dans ce livre le thème de l'exilé étranger à l'étroit dans notre pays tel qu'il nous était décrit dans *Terre d'asile* et incarné ici par Benn lui-même lorsqu'il séjourna avec quelques confrères poètes à Bruxelles mais plus cruellement encore par sa fille apatride qui, perdant un pays, perd aussi un père. L'impossible coïncidence entre l'histoire de tous et l'histoire des uns, qui laisse une nostalgie inguérissable que révélait *l'Inde ou l'Amérique*. Puis, plus tard, *Les bons offices*, le statut de l'homme qui n'a plus rien à perdre et a donc tout à gagner une fois arrivé au

bout de tout et surtout de lui-même. [Il cite] : « Quand on s'est une fois perdu, il faut demeurer quelque temps seul en présence de cette perte. Il est une sorte d'aveuglement dont on ne se tire pas en le confessant. Dans la contrition même réside un piège, pour l'autre mais surtout pour soi, qui équivaut à un tour de passe-passe. » Cette phrase des *Éblouissements* trouverait aisément sa place dans *Perdre*, le roman qui les a précédés. Il en est des thèmes comme des motifs. Ainsi le paysage de la *Chute d'Icare*, que Benn contemple au Musée d'Art ancien et dont la nostalgique douleur revient à plusieurs reprises dans *La fête des anciens*.

Paraît alors, dans la *Revue générale*, un texte magnifique et unique en son genre dont je n'ai eu connaissance qu'en préparant cette intervention. Georges Sion, qui dirigeait la revue à ce moment-là, est peut-être celui qui a demandé à Pierre de témoigner de son expérience de lauréat d'un prix littéraire. Pierre y rend notamment hommage à Pivot :

C'est ce que Bernard Pivot, par exemple, pour ne parler que de lui, n'a cessé de redire et de souligner chaque fois que, tout au long de cette saison, il s'est fait le fervent avocat de cet ouvrage. [Ensuite, répliquant à Vandromme] : Les deux ou trois critiques — il s'en est trouvé — qui ont d'ailleurs cru devoir jouer ce roman contre mes livres précédents m'ont laissé perplexe ou bien m'ont amusé. La plupart, qui m'ont lu depuis longtemps avec plus de confiance et d'attention, savent bien qu'il n'existe pas entre *Les bons offices*, *Perdre* ou *Les Éblouissements* de réelle solution de continuité. Et aujourd'hui maints lecteurs de mon dernier livre, qui m'ont découvert à travers lui, retournent en arrière et se mettent à lire tous les autres.

Il relate ensuite les mésaventures d'un lauréat qui se fait inviter par toutes les télévisions locales dans des émissions où l'on pratique volontiers le mélange des genres. A ce propos, il déclare notamment :

Je confesse d'autant plus volontiers le malaise qui s'est emparé de moi en l'une ou l'autre occasion lorsque les lauréats des Prix ne se trouvaient plus convoqués dans tel studio que pour servir d'éphémère otage ou d'alibi à une opération anti-culturelle. Au moins y ai-je tenu le langage qui est le mien, pratiquant la stratégie de l'entrisme ou de l'infiltration. N'empêche, face à l'anti-culture, l'intellectuel est souvent perdant et court tous les risques du nivellement par le bas. Il sort de là comme d'un cauchemar, celui d'être entré durant quelques instants dans un monde qui est comme la négation du livre qui l'y a mené et la négation de toute littérature. (...) Les multiples cérémonies et rituels qui accompagnent cela ont leur aspect négatif. (...) Un prix littéraire apporte aussi et peut-être surtout cela, des fragments de paysages, ces bribes suspendues au-dessus du vide, ces lambeaux de conversations, cette lumière qui éclaire un instant un visage étranger, alors qu'en bonne logique on eût dû se trouver à des kilomètres de là, auteur d'un livre qui ne serait pas confié à ces nouveaux et lointains amis. L'amitié, il faut le redire, c'est le mot clef de toute cette aventure.

Quelque temps après, Michel Jaccart a tourné un film sur *Les Éblouissements* et leur genèse. *Un étrange printemps* — c'est son titre — est sorti l'année suivante et a été diffusé sur les petits écrans.

Voilà pour ce qui est de la critique belge.

La presse française

La critique française, quant à elle, est assez originale, comme en témoigne l'article de Gérard Meudal, déjà cité. Dans le *Journal littéraire* a très tôt paru un texte de Maren Sell, qui évoque essentiellement Benn que Maren Sell, en tant qu'Allemande, avait lu dès son enfance et qu'elle appelait le « poète aux vers bleus » :

Pierre Mertens, chroniqueur de Gottfried Benn, devient en même temps chroniqueur de la première moitié de ce siècle où le pas a été franchi et nous sommes passés d'un romantisme cosmopolite et humaniste à la barbarie. Comment fut-ce possible ? Nous essayons de comprendre. Le mal est fait, fuite éperdue vers l'abîme, avoir trébuché une fois et c'est pour toujours. Car il est poète, Pierre Mertens, lui aussi. Il sait déchiffrer les tourments de l'âme de celui dont les livres aussi furent brûlés un peu plus tard, cet esthète pitoyable à la silhouette paysanne, unique rescapé d'un innombrable naufrage, notre poète aux vers bleus.

C'est dans *L'express* du 11 septembre que paraît le compte rendu de Raphaël Sorin. En voici la conclusion :

Intitulée *L'erreur*, l'une des séquences du roman qui se situe à Hambourg en 1936 est un dialogue entre Benn et sa fille. Ils parlent de Spengler, qui vient de mourir et de Tucholsky, qui s'est suicidé, de Hindemith, un ami en exil. Les trois noms sont autant de points à l'intersection desquels se place le destin de Gottfried Benn. Le romancier ne condamne pas le visionnaire coupable d'avoir commis, en 1933, *L'État nouveau et les intellectuels*. Il ne le réhabilite pas non plus. Après le retour de Céline, notre grand perturbateur, rebelle à tous les blanchiments, sommes-nous prêts à recevoir la parole violente de Benn et à comprendre les raisons de sa déraison ?

La problématique relative à Benn est mise en évidence dans la presse française davantage encore que dans la presse belge. C'est encore le cas avec Joël Schmidt, dans *Réforme* :

Les Éblouissements de Pierre Mertens sont en effet les illuminations qui nous font souffrir le trépas de notre siècle, qui instillent de la douleur dans creux de notre histoire et de nos mémoires mais qui aussi éclairent dans une prodigieuse reconstitution les nuits barbares où se sont effondrées les villes et les créatures humaines et, parmi celles-ci, Gottfried Benn, médecin et poète, témoin et martyr, acteur et victime, naïf et lucide, d'une Allemagne accablée d'ivresse nocturne et de songes démoniaques.

Henri Bonnier en a très bien parlé également dans *La Dépêche du Midi*.

Dans *Le Canard enchaîné* paraît un texte signé Jean Clémentin : « Voici un roman qui tranche, par sa force et la gravité des thèmes qu'il traite, sur l'ensemble de la production de la rentrée. Un ouvrage qui ne déserte pas les sujets qui peuvent susciter les vraies interrogations, selon la formule de Hagège². »

Le 25 septembre, Pierre Lepape fait paraître, dans *Le Monde*, un long article qui fait date :

C'est le pouvoir sans égal du roman. Là où les biographes de Brasillach ou de Céline (...) s'échinent à trouver des excuses, voire, au pire, à justifier des choix quand ils ramassent dans les ruisseaux de la psychanalyse, de la sociologie ou de l'esthétique les trois sous avec lesquels ils espèrent payer la dette de l'acceptable, le romancier, lui, n'a rien d'autre à faire qu'à plonger dans l'énigme insoluble d'une existence, non pour en tirer une fallacieuse explication mais pour essayer d'en explorer les zones sombres. Ce n'est pas la lumière qui doit jaillir mais l'ombre.

L'auteur fait d'ailleurs allusion à Rembrandt. Il est le seul à établir cette comparaison qui, pourtant, crève les yeux, ne fût-ce que dans les leçons d'anatomie. « Passion » et « compassion » sont aussi des mots clefs qui habitent certains articles.

Lucien Guissard, dans *La Croix*, associe le livre avec un ouvrage de Michel Del Castillo, ce qui, je pense, n'est pas pour déplaire à Pierre Mertens.

Citons encore un article d'une rare acuité, de Brigitte Salino, qui paraît dans *L'Événement du jeudi* et qui constitue un exemple type de mauvaise critique. En voici un extrait :

Il y a deux sortes de biographes, ceux qui suivent au plus près l'histoire et ceux qui se laissent porter par elle. Pierre Mertens échappe à l'une et l'autre catégorie. Ce cumulard dans la vie, critique, professeur et écrivain belge³, est un cumulard dans le style. Romancier, il s'empare de l'histoire, biographe, il navigue dans la fiction. Et il a raison, car l'histoire qu'il raconte est celle d'un homme qui n'avait que mépris pour la réalité. Cet homme est Gottfried Benn. Il est né en 1886, il a été médecin, il a aimé Berlin, il en a épousé les péchés, les morgues [*sic*] et les prostituées, il s'est fourvoyé dans le nazisme, on l'a renié, il s'est exclu, il s'est tu et il est mort. Elle n'apparaît nulle part, dans les livres de

2/ Dans la même livraison, il commentait un livre de Claude Hagège et regrettait justement l'inconsistance générale de la production romanesque en France. C'est également l'un des thèmes critiques qui accompagnent le commentaire du livre.

3/ Je souligne. « Écrivain belge » serait-il un métier ?

Mertens, cette extraordinaire photo⁴ où l'on voit Gottfried — *littéralement* : « paix de Dieu »⁵ — dans son cabinet, un corps massif en blouse blanche et, dans le visage brut du Nord, des yeux noirs comme des fulgurances, le regard qui s'est fait une loi de ne jamais pactiser avec le monde. Pierre Mertens, en préférant mettre en couverture le terriblement expressionniste hommage à la beauté d'Otto Dix annonce d'emblée qu'entre l'Histoire et l'histoire il ne choisit pas⁶. Il imagine. De la vie de Benn, il prend sept moments et ces moments sont ceux de villes. (...) ⁷ On sait que la géographie est une histoire. En s'attachant aux endroits, Mertens voyage dans le temps, Benn l'accompagne, le lecteur suit, voyageur immobile et voyeur, irrésistiblement entraîné par les lignes noires qui foncent comme des rails sur les traces des paysages d'une vie. Car, et ce n'est pas un hasard, le livre est écrit comme a vécu Benn, en cherchant refuge dans le style et en le trouvant.

Heureusement vint Régis Debray, dans *Le Nouvel Observateur* du 6 novembre. Le paragraphe central de son article est à épingle :

Époux volage et attentif, amant cannibale mais inoubliable, père absent que submerge la tendresse, guerrier dégoûté mais appliqué, médecin ami des cadavres, poète et cynique, Benn n'est pas à proprement parler un héros positif auquel on a envie de s'identifier, plutôt un homme de terrain à sa manière, de son temps. Le dévoilement de son personnage a moins apporté à l'auteur que la façon dont celui-ci a cohabité avec son cancer, vécu la mort physique et morale. En bon sismographe, sans juger, Pierre Mertens a enregistré de l'intérieur les secousses du siècle sur une âme forte et trouble. Autant de crises — première guerre, occupation de la Belgique, montée du nazisme, Berlin en ruines — qui construisent un personnage en même temps qu'elles le disloquent. Il serait bien naïf celui qui penserait, à l'heure où les années trente nous le rendent à nouveau visible, que l'honneur perdu du docteur Benn, éphémère nazi, dévoyé de bonne foi, traître stoïque, ne nous concerne pas. Ébloui par la lumière, on peut l'être aussi par le néant.

Lors de la remise des prix littéraires, les commentaires furent bien entendu nombreux tel, dans *Le Matin*, celui de Philippe Boyer, qui reconstitue très finement toute l'œuvre menant aux *Éblouissements*. D'autres commentaires concernent les Prix littéraires proprement dits.

Pour terminer, j'évoquerai brièvement la presse québécoise et la presse suisse.

4/ Il s'agit de la photo parue dans *Libération*.

5/ Je souligne. Quelle ironie !

6/ La simple évocation de ce qu'aurait pu être la couverture occupe donc le tiers de l'article !

7/ Les villes et les dates sont alors laborieusement énumérées.

La presse québécoise

Le tout premier article consacré aux *Éblouissements* a paru, dès le 29 août, dans le quotidien québécois *Le Soleil*. Pourquoi au Québec ? La journaliste nous apprend que Pierre avait été invité par la Librairie générale française dans le cadre des activités de l'Univers littéraire francophone organisées en marge du Sommet de Québec :

Pierre Mertens était parmi nous cette semaine. C'est ce qui explique que son dernier livre — *Les Éblouissements*, tout entier consacré à Gottfried Benn — ait été lancé ici avant de l'être à Paris le 4 septembre, bien qu'il soit publié au Seuil. Voilà aussi pourquoi le public d'*Apostrophes* doit aujourd'hui céder le pas aux lecteurs du journal *Le Soleil*. »

De très bons articles paraissent également dans *Le Devoir* et dans *Le Matin*.

La presse suisse

Un article paraît dans *24 heures* et Isabelle Ruffe, dans *L'Hebdo*, consacre au livre une très bonne synthèse.

*
* *

Je m'en voudrais de terminer sans au moins évoquer l'article paru dans le *Standaard* du 19 septembre. Son auteur, Edgar Benoot, a réalisé dans ce journal flamand, pendant 25 ans, un remarquable travail sur la littérature de langue française en général et sur la littérature belge en particulier.

Quelque temps après, on assiste au vrai retentissement international des *Éblouissements* lié aux traductions et aux parutions dans divers pays. Par exemple, au printemps 88, une présentation du livre paraît dans *World and Literature Today*, publication américaine de référence sur la littérature mondiale.

Et ainsi s'ouvre un nouveau chapitre pour les lecteurs éblouis des *Éblouissements* !